RÉPLIQUE

AU

SECOND DISCOURS

D'un ſoit-diſant *Bon-Hollandais à ſes Compatriotes* &c. &c.

PAR L'AUTEUR

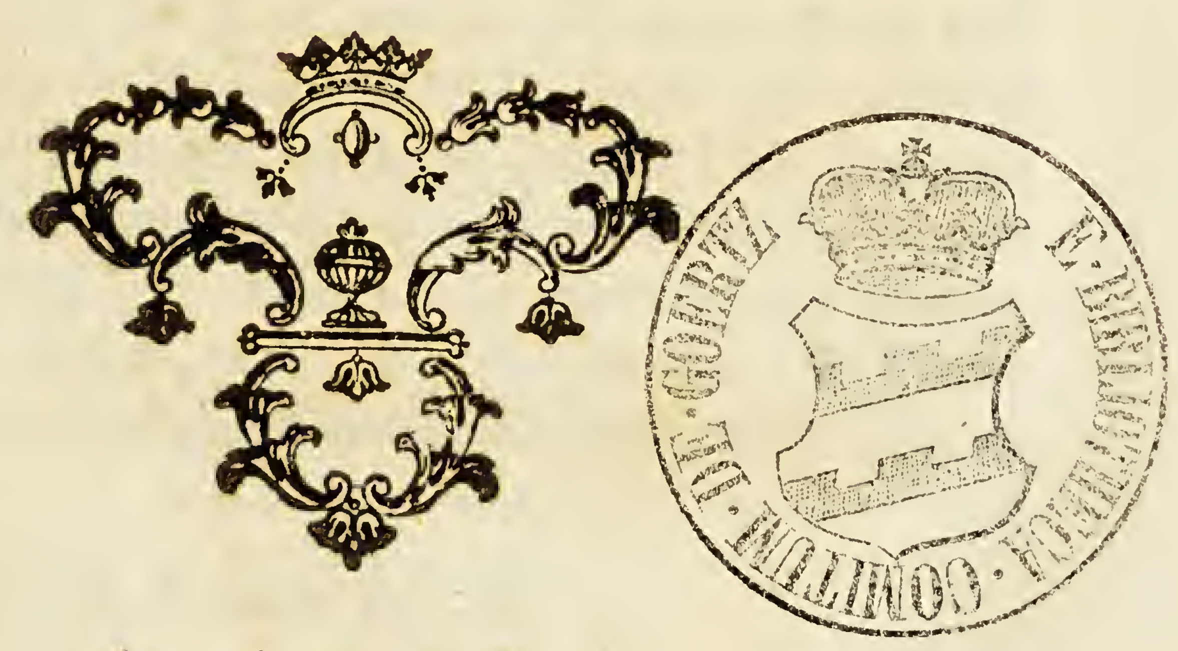
DE LA

RÉPONSE

AU

PREMIER DISCOURS.

Alleen uit Liefde voor de Waarheid en Gerechtigheid.



A LEIDE,
Chez CORNEILLE DE PECKER, C. F.
MDCCLXXIX.

REPLIQUE

AU

SECOND DISCOUR

D'un soit-disant Bon-Hollandois à ses Compatriotes.

Je proteste Mr., qu'avant de vous repondre; j'ai cherché à ne pas me tromper sur le vrai sens & le but de votre Discours. En cella j'ai suivi l'avis que vous me donnez (*a*). Pour ne pas me faire illusion sur un article de cette consequence, jai consulté des hommes qui passent avec raison, pour trés judicieux; ils m'ont même assuré que j'avais trés bien pris le sens de vo

(*a*) P. 58. *du Second Discours.*

votre premier ouvrage, & que l'avertissement que vous me faites à ce sujet, n'est qu'une declamation & un subterfuge d'un homme vaincu, & qui a honte de l'être. Si vous avez voulu attacher un autre sens à vos traités politiques, & si le Public ne saisit pas votre pensée, il faut croire que vous avez voulu aussi vous rendre inintelligible: si cella est, vous ne pouvez pas me faire un réproche fondé de n'avoir pas trouvé le mot de vos *Enigmes politiques*. En prenant vos expressions pour ce qu'elles vallent dans l'usage ordinaire, je vais hasarder encore quelques réflexions sur votre seconde production. Le Public a eu la bonté de goûter ma premiere réponse, j'en ai le plus sur garant qu'on puisse en avoir & le succés a passé de beaucoup mes esperances; ce succés me donne du courage. Traittez tant qu'il vous plairra cet aveu, de vanité présomtion &c. peu m'importe; je vous avoue que je suis trés flaté d'avoir demontré que le *Bon Hollandais* auteur des *deux Discours à ses Compatriotes*, n'est ni *Bon*, ni *Hollandais*, ni *Patriote Zélé*. (*b*)

Voici une de vos propositions fondamentales: *les Colonies Anglaises reviendront partie de l'Angleterre, ou obtiendront l'indépendance* (*c*). Suppo-

(*b*) P. 58.
(*c*) P. 5.

poſons que ce Diléme eſt exact; les conſequences que vous en tirez ne ſont ni juſtes, ni naturelles. Dans le premier cas (dites-vous) „ ces „ Colonies ne ſeront plus ſi utiles à leur mere „ Patrie, qu'elles l'on été; elles ne favoriſeront „ plus cette proſpérité qui lui a fait des ennemis, elles ne la conduiront plus vers cet Empire des mers, qu'elle n'a pu eſperer, ſi même elle y a viſé un moment". (*d*).

J'obſerve d'abord que vous cherchez à excuſer votre bonne Patrone ſur une ambition demeſurée qu'on lui reproche généralement. Car non ſeulement elle a pu eſperer *l'Empire des mers*, mais même elle en a joui avec la plus grande arrogance depuis fort longtems; ſur le point de le perdre peut-être, ou du moins de le partager, la grande-Bretagne vient de donner recemment des preuves peu équivoques de ces pretentions à cet Empire: la ſaiſie, l'enlevement, le pillage des vaiſſeaux neutres, ne ſont-ce pas là des actes d'un pouvoir deſpotique & qui ſe joue du droit des gens? Je ne vous citerai pas les vaiſſeaux de la Republique conduits à *Porſtmohout*, condamnés & vendus, ce ſerait mal vous prouver ma Theſe; & dabord vous me fermeriez la bouche en me citant l'Art. XXVI. du Traité de Breda; mais les vaiſſeaux Da-

(*d*) P. 5.

Danois attaqués & conduits dans les ports d'Angleterre, forment une preuve contre vous à la quelle je vous défie de repondre : ici vous ne pouvez m'oppoſer ni le Traité de Breda, ni aucun autre Traité, qui interdiſe aux Puiſſances du Nord la liberté du commerce, lorsque l'Angleterre eſt en guerre : n'avez-vous pas entendu parler des vives reclamations des Suedois? ne ſarvez vous pas qu'ils ſe ſont adreſſés en corps à leur Souverain, & qu'ils ont ſollicité la permiſſion d'uſer de repreſailles à l'égard des Pirates Anglais? La grande-Bretagne d'ailleurs ne vous a pas donné la commiſſion de l'excuſer à cet égard; elle prône elle-même ſa ridicule prétention. Dans cette ſceance du Parlement Britanique, un Senateur Anglais s'éléva avec force dans la chambre haute contre la témérité de la France, parceque cette Puiſſance ſemblait vouloir disputer à l'Angleterre le *Souverain Empire des mers.* Ce ſont les propres termes dont ce Mylord ſe ſervit. Je n'ai plus le papier Anglais dans le quel j'ai lu cette preuve inconteſtable de l'orgeuil Britannique, mais j'aſſure, ſur mon honneur, que je l'ai lu. Ce doit étre dans un papier intiluté *The St. James Chronicle*, en Novembre 1778.

Mais venons au fait. Si je vous demande pourquoi dans le cas moralement impoſſible, que *les Colonies Anglaiſes reviendront partie de l'Angleterre*, pourquoi dis-je, *ces Colonies ne ſeront plus*

ſi

ſi utiles à leur mere Partie ? vous me répondez que c'eſt, *par cequ'il faudra pour les retenir, avoir ſans ceſſe des flottes & des armées, c'eſt-à-dire faire une grande depenſe d'hommes* & *d'argent.* (*e*) Dans le cas où elles ſeraient ſoumiſes per la force, j'avoue que les depenſes que la Grande Bretagne ſerait obligée de faire pour les retenir dans les fers, excederaient les profits & les avantages qu'elle en retirerait; mais vous & la Grande-Bretagne devez avouer que dans ce cas, l'Angleterre agirait en aveugle & en Puiſſance qui n'entend nullement ſes vrais intérêts. Un homme de bon ſens ne ſacrifie jamais ſon repos, ſes biens & ſon aiſance à pure perte; un Etat doit étre encore plus ménager du ſang, de la vie, des biens & de la proſpérité de ſes ſujets. Il n'ya qu'un Tyran odieux qui ne compte pour rien la felicité de ſes Eſclaves & qui ſe joue de leur bien étre & de leurs vies, pour ſatisfaire ſes caprices ambitieux : comme jusqu'à preſent il n'ya aucune eſpoir d'une ſoumiſſion volontaire de la part des Colonies, l'on peut conclure d'après votre réponſe, que l'Angleterre ruine ſon pays, foule ſes Sujets, s'expoſe à des révolutions très dangereuſes, ſe met dans le cas de perdre des poſſeſſions que perſonne ne lui aurait disputé, risque de perdre la conſideration & l'impor-

(e) P. 6.

portance dont elle a joui entre les Puissances du premier ordre, pour réconquerir un pays qui après la conquéte, lui sera à charge en la jettant dans *des depenses d'hommes & d'argent* : depenses qui ne seront jamais que médiocrement compensées. Est-ce bien entendre ses intérêts, est-ce même être humain, que de porter, pour un médiocre avantage, la desolation dans une partie considerable de l'autre Hemisphere, que de troubler la tranquilité & la paix d'une partie considerable du notre? Faut-il donc presque pour rien, ou si vous voulez par orgeuil & par desespoir, exercer des cruautés inouies, troubler le commerce, armer les Europeens les uns contre les autres, rougir la mer du sang des malheureux qui périssent dans les differents combats, plonger les familles dans le deuil, en un mot se couvrir de crimes & faire gémir la Nature? Les Canibales même ne mangent la chair de leurs prisoniers, que parceque cette chair a pour les Bourreaux de ces infortunés un goût exquis & succulant: un intérêt faux à la verité, mais qui a de la réalité pour ces sauvages, les excite à ces festins detestables. Les Anglais seuls, selon vous, font & causent des grands maux, sans raison plausible & contre leur propre intérêt. La vangence ne peut avoir guere d'attraits, lorsque pour l'assouvir, il faut fouler les peuples & risquer sa propre existence, ou tout

tout au moins fa tranquilité. Pour le coup Mr. je fuis de votre avis, les Colonies foumifes par la force, *ne feront plus d'une fi grande utilité* à la Puiffance qui les opprime depuis longtems, & qui pour les retenir ferait obligée de les opprimer continuelement, *en entretenant fans ceffe des armées & des flottes.* Mais pour qu'elle, peut fe flater de les retenir, foit dit en paffant, il faudrait à la Grande-Bretagne vingt fois plus de force qu'elle n'en a. Je me permettrai de donner à votre réponfe un peu plus d'extention & de developement, & j'ajouterai que les *Colonies foumifes par la force, ne feront plus fi utiles, à la mere Patrie*, parceque épuifées par la guerre, elles ne feront pas en état de fournir les fubfides dont l'Angleterre aura befoin pour faire face à fes engagements; parceque foumifes par la force à un joug qu'elles detesteront toujours, le decouragement les tiendra dans une inactivité totale; parceque foumifes à un pouvoir arbitraire, femblables aux malheureux qui vivent fous la domination d'un Prince Afiatique, elles negligeront les arts, la Navigation, le commerce & enfin toutes les fources abondantes de l'oppulence & de la felicité publique. Ces raifons même devraient faire defifter les Anglais de leur entreprife, parceque même allors, la conquéte fuppofée poffible, leur fera toujours à charge, ou du moins ne leur donnera qu'un pro-

fit très mediocre. L'inconſequence que je vous reproche ne conſiſte pas préciſement dans la premiere partie de votre raiſonnement ; il n'en ſuit que l'inconſequence de la conduite de la Grande-Bretagne.

Je ſuis faché de ne pouvoir convenir avec vous, que *dans le cas d'une ſoumiſſion libre de la part des Colonies, il faudra pour les retenir avoir ſans ceſſe, des flottes & des armées c'eſt-à-dire, faire une grande depenſe d'hommes & d'argent* (f).

A toute force, l'Angleterre ne peut eſperer une ſoumiſſion libre de la part des Colonies, qu'en réaliſant les offres que cette mere toujours tendre, leur a fait faire par les Commiſſaires Pacificateurs. Quelles étaient ſes offres rejettées avec mépris & avec indignation ? les voici : c'eſt de revoquer & d'anneantir tous les actes du Parlement Britannique contraires à la liberté & aux priviléges des Colons, c'eſt de confirmer leurs anciennes Chartes & de les remettre dans tous leurs droits, enfin c'eſt de les regarder comme Co-ſujets d'un même Etat & non de les traitter comme les Eſclaves de leurs freres Anglais. Il faut croire que ces belles promeſſes étaient ſinceres de la part de la mere Patrie ; mais ſi elles l'étaient, ſi l'Angleterre les réaliſe dans le cas d'une ſoumiſſion libre, pourquoi des *flottes*, pour-

(f) P. 6.

pourquoi des *armées*, pourquoi *des depenſes d'hommes & d'argent* ? Les Americains aſſurés de la bonne foi de leurs freres les Anglais, jouiſſant des éffets de leurs belles promeſſes, ne penſeront plus à ſe ſeparer; contents de leur état, ils ne travailleront qu'à reparer leur pertes, pour pouvoir concourir à la proſperité de la mere Patrie, après en voir conſolidé les playes & eſſuié les larmes: une ſoumiſſion volontaire ſuppoſe la ſincerité, dans celui qui ſe ſoumet. Si les Americains ſe ſoumettent de bon gré à *redevenir partie de l'Angleterre*, il ne faudra pas plus de flottes & des Armées après la réconciliation, qu'il n'en fallait avant la rupture: un enfant égaré & qui de lui même, ſans contrainte & ſans inſtigation étrangere revient demander les bonnes graces & la tendreſſe de ſon pere, ne doit pas étre enpriſoné : le pere doit conter ſur la ſincerité du Prodigue converti: cet enfant doit jouir de la liberté ; lui faire ſentir trop rudement le pouvoir paternel, c'eſt l'engager à chercher à s'y ſouſtraire de nouveau. Où il n'y à plus rien à cranidre, il n'y a plus de grandes précautions à prendre, & desque la réunion & le retour ſeraient libres, c'eſt-à-dire ni forcés, ni même *la ſuite de quelques diviſions inteſtine, en conſervant le pouvoir de reclamer une autre fois l'independence, les Colonies n'en conſerveront certainement pas le deſir;* ce *deſir* ſuppoſerait une demarche forcée de leur part, ce qui eſt contre l'hypoteſe.

M'eſt-il permis Mr., de vous prouver par un autre raiſonnement, que dans le cas d'une ſoumiſſion libre de la part des Americains, la Grande-Bretagne ne ſerait nullement obligée d'entretenir des *flottes* & *des Armées*, pour retenir ſes Colonies; que même il ſeroit trés dangereux pour elle de prendre ce parti. Ces *grandes flottes*, ces *grandes Armées* donneraient des ſoupçons bien fondés ſur la droiture des intentions de la Grande-Bretagne: les Colonies, pourraient penſer que toutes ces forces formidables ne feraient deſtinées que pour leur preſenter & leur faire recevoir les fers de la ſervitude; dans ce cas, la paix ne ſerait pas de longue durée, & le moyen employé pour l'aſſurer, opererait infailliblement un effet tout contraire. Les Colons penſerait que le traité de leur réunion n'a été qu'un leurre dont leurs freres ſe ſont ſervis pour les attirer dans le piége; bientôt ils cabeleront au dedans & au dehors, pour prévenir les maux dont ils ſe croiraient ménacés; nous les réverrions encore faire les mêmes efforts qu'ils font actuellement pour ſe ſouſtraire à un pouvoir arbitraire. Votre raiſonnement ſerait en état d'achever d'aliénner les eſprits des Americains, ſi leur repugnance à ſe ſoumettre était ſuſceptible d'accroiſſement: vous ne les invitez guere à ſe réunir à la mere Patrie: ce n'eſt pas en leur faiſant enviſager d'avance, des

gran-

grandes flottes & des *grandes Armées* destinées à les contenir, que vous les ramenerez de bon gré à la soumission. Il est à souhaiter, pour l'intérêt de la Grande-Bretagne, que votre Discours ne passe pas la mer. Si les Americains savaient comme nous le savons, que vous étes le fidelle interpréte des intentions du peuple Anglais, à la lecture de ce passage de votre Discours, je doute qu'il y eut un seul *Toris* en Amerique, qui ne de devint sur le champ, un *Wich* des plus Zélés, ou pour parler avec plus de précision, ce *Toris* ne serait plus qu'un bon Americain prêt à tout sacrifier pour assurer la liberté à sa Patrie.

Examinons la seconde partie de votre Diléme: supposons que les Colonies se maintiendront dans l'indépendance. Dans ce cas trés probable, vous nous annonçez la chute totale de notre commerce & parconsequent la ruine entiere de notre Nation. Cet avenir n'est pas flateur pour nous; je vais raisoner en adoptant vos principes, mais vous me permetrez d'en tirer d'autres consequences. L'Amerique devenue un Etat libre & independant, notre commerce est perdu: soit: il nous importe donc qu'elle reste soumise aux Anglais: soit encore; Mais ditez-moi je vous prie, est-il en notre pouvoir d'empécher que l'Amerique ne deviene libre & independante? oui, ou non: si avec tous les gens de

de bon ſens vous avouez franchement que *non*, nos melheurs ſont inévitables, amoins que le Dieu des Armées ne combatte pour les Anglais contre les Americains. Si vous repondez hardiment; *oui*, *nous pouvons faire rentrer les Americains dans la dépendance de la Grande-Bretagne*; je vous demanderai encore, quel eſt le moyen que nous devons prendre pour operer une ſi grande oeuvre; la voye de la negociation, me direz-vous peut-être; ce ferait bien le meilleur parti; mais les Americains proteſtent de rejetter toute negociation qui n'aura pas pour baſe l'independance; la France leur alliée s'eſt engagée publiquement & de la façon la plus ſolemnelle de ne faire aucune paix qui porterait la plus petite atteinte à la liberté des Americains, & ſur tout à leur independance? (*g*) Ainſi cette pre-

(*g*) Voyez l'Art. II. & l'Art. VIII. du traité d'alliance entre le Roi très chretien & les états unis. Signé à Paris le 6. Fevrier 1778.

Le but eſſentiel & direct de la preſente alliance defenſive eſt de maintenir efficacement la liberté, la ſouverainété, & l'independance abſolue & illimitée des dits Etats unis tant en matiere de gouvernement que de Commerce. Art. II. aucune des deux parties ne conclura ni paix ni tréve avec la Grande-Bretagne ſans en avoir obtenu au préalable le conſentement formel de l'autre, & elles s'engagent mutuellement à ne pas mettre bas les armes avant que l'independance des Etat-Unis ne ſoit aſſurée formellement ou tacitement par la

premiere voie ne nous eſt pas ouverte ; nous ſommes aſſurez de n'être pas écoutez, ſi nous avons l'imprudence de negocier, avant de reconnaitre nous-même cette fatale independance. Il ne nous reſte donc qu'un autre moyen, & c'eſt le ſeul que vous pouvez nous indiquer : mais prenez garde, il eſt encore moins heureux que le premier & ſouverainement plus dangereux. Volons au ſecours de l'Angleterre, me direz-vous, comme vous avez fait dans le premier Discours, faiſons cauſe comune avec notre Alliée ; fourniſſons, notre argent, nos navires, nos hommes, exterminons deconcert avec elle les Americains, & faiſons ſentir notre ſuperiorité aux Francais : notre propre intérêt nos engagements, tout ſe réunit en faveur de cette vigoureuſe demarche. L'expedient ſerait admirable s'il était ſur. L'Amerique livrée à elle-même pourrait peut-être reſſentir vivement les coups que nous lui proterions d'un côté, pendant que de l'autre, l'Angleterre l'opprimerait ; nous pourrions eſperer de voir mourir en naiſſant,

le Traité ou les Traités qui termineront la guerre. Art. VIII. Mais j'ai tort de vous citer les Traités, vous ne paraiſſez pas y avoir plus de foi qu'à l'Alcoran ; auſſi n'eſt-ce pas vous que je veux convaincre, mon but eſt de demontrer au public, que vous n'etes qu'un *phraſeur*, & qu'un *declamateur*, n'en deplaiſe à votre Seignurie.

ſant, une Republique rivalle, qui commencera par être notre concurrente, & qui ſelons vous, finira par nous anneantir. Mais les Colonies ont un Allié de la premiere force, un Allié qui lui en procurera bien-tôt un ſecond d'une force à peuprès égalle. Avant de nous declarer, nous devons donc compter avec nous mêmes, nous devons mettre dans un baſſin de la balance, nos forces & celles de la Grande-Bretagne; dans l'autre baſſin, les forces de l'Amerique, celles de la France & celles de l'Eſpagne; la prudence veut, que nous reſtions tranquilles, ſi le baſſin où ſeront nos forces, eſt emporté par celui ou ſeront les forces des Americains; la prudence veut même que nous ne bougions pas dans le cas d'un parfait équilibre; il faudrait donc pour nous determiner à armer en faveur de l'Angleterre, que nous fuſſions bien aſſurés de repouſſer éfficacement les attaques de nos ennemis; or croyez vous que réunis avec l'Angleterre, nous ſerions en état de battre les Francais, les Americains & les Eſpagnols unis contre nous? Vous n'oſeriez ſoutenir une telle abſurdité; donc il n'eſt pas en notre pouvoir de procurer aux Anglais la victoire ſur les Colonies; donc il n'eſt pas en notre pouvoir de prévenir & de detourner les malheurs dont vous nous menacez, ſi jamais l'Amerique devient un état libre & independant; donc il eſt très inutile, il eſt même cruel de

nous

nous faire la plus vive peinture des calamités qui pendent sur notre tête, & qui sont prétes à y fondre. Pourquoi employer dix ou douse pages, pour nous plonger dans le desespoir ? On vous pardonnerait le tableau affligeant que vous nous faites de notre prochaine ruine, si en nous montrant *le danger*, vous nous indiquiez le moyen de nous y soustraire ; il y à de l'inhumanité d'insulter à un malheureux, & c'est lui insulter, que de lui retracer ses malheurs sans lui donner le plus petit remède, ne fut-ce du moins que pour les adoucir. On reproche aux amis de Job une cruauté marquée à cet égard ; vous nous fairiez soupçonner que vous étes dessendant d'un de ces faux amis. Encore un moment Mr. , la question est de la plus grande consequence, elle mérite bien d'étre approfondie. Supposons que réunis avec l'Angleterre, l'Amerique succomberait sous nos coups, malgré toutes les forces de ses alliés ; dans cette supposition extraordinaire nous devrions balancer de nous declarer. Car pendant que nous nous battrons avec un avantage decidé, qui nous assurera nos possessions territorialles, qui empéchera les Francais d'y porter la devastation, d'y mettre tout à feu & à sang, qui s'opposera à leurs conquétes ? N'est-il pas moralement sûr, que pendant que nous prendrions, ou coulerions à fonds quelques vaisseaux, ces ennemis formidables

bles pour la Republique, prendront & pilleront nos villes, ? Nous leur fairons la loi ſur mer, & il nous la feront jusques dans nos maiſons, nous prendrons des carcaſſes de vaiſſeaux ; & ils nous prendront nos tréſors, ils ruineront notre commerce interieur, & pendant que nos Matélots crieront victoire ſur l'Occean ; nos ſoldats à gènoux demanderont la vie, ou la perdront infructuenſement pour deffendre nos marais & nos ſables qui auront déjà d'autres maitres ; en un mot la Republique aura des avantages ſur le plus perfide de tous les élémens, elle y voguera en triomphe, & les Republicains reduits à la beſace ; ne marcheront plus qu'en tremblant ſur la terre où ils ont pris naiſſance. Car où ſont dumoins nos Alliés, ? Helas ſi nous en avons, ils ſont trop occupés eux mêmes pour penſer à nous ; & ne le fuſſens-ils pas, la France en trouverait allors pour leur faire tête. (*h*) Mais ne

(*h*) On apprend dans le moment que la paix eſt conclue en allemagne. Cette paix pourrait donner un puiſſant Allié à Republique ; mais le France par la même en aurait un autre. Allors la ſcene n'aurait fait que changer de lieu ; y gagnerions-nous quelque choſe ? Mais ne levons pas la Toile, déjà tombée dit-on, pour comtempler la plus affreuſe de toutes les perſpectives ; la guerre quitant l'Allemagne, ravageant notre pays : Malheureuſement le cas n'eſt pas impoſſible, & nous ne ſommes que trop accoutumés à payer les caprices de nos voiſins.

ne frémiſſez-vous pas comme moi, au ſeul nom de guerre? Quoi la guerre dont notre pays devrait être le Theatre! Depuis l'époque de notre liberté, y avons-nous jamais rien gagné, n'en avons-nous pas toujours payé les fraix? Dans les guerres même où en payant de deux mains, on nous a permis d'être neutres, à quel prix n'avons nous pas acheté cette neutralité! Voyez Mr. ſi vous nous donnez un bon conſeil dans votre premier Diſcours, en nous exhortant à remplir des engagemens que ſelon vous, nous avons avec l'Angleterre. *Armons, nous diſiez-vous, mais que ce ſoit pour offrir la paix, ou la faire accepter.* Que ce cri de guerre eſt imprudent, qu'il eſt peu digne d'un *bon Hollandais!* Vous avez fait ſemblant d'en ſentir tout le danger dans ce ſecond diſcours, vous ne prêchez que la neutralité: plus reſervé aujourd'hui, vous faites ſemblant d'adopter le ſeul ſentiment, qu'il ſoit raiſonable d'adopter, celui de la neutralité; mais malheureuſement vous vous trahiſſez vous même. Vous avez cru que votre ouvrage devait porter le caractére d'une profonde érudition, en conſéquence vous l'avez ſurchargé de Notes: il en eſt une qui détruit tout ce que vous avez dit dans le texte en faveur de la neutralité. Je vais la copier; elle eſt curieuſe: mais je vous avertis que c'eſt

B pour

pour prouver que dans le coeur vous n'étes gueres porté pour la neutralité.

„ Figurez - vous un pauvre agneau retenu auprès de deux
„ loups affamés, qui se regardent de travers, se ménacent
„ & s'attaquent : il prefererait sans douteque sans se battre
„ ils continuassent à se craindre l'un l'autre: ce serait son
„ salut. Mais ils n'ecoutent rien; les voila qui se dechirent
„ à belles dents: déjà la victoire penche d'un coté: que
„ fera l'agneau, s'il peut faire quelque chose? lui conseillez - vous daider le plus fort affin de gagner son amitié ?
„ l'amitié d'un loup affamé envers un agneau! .... affin
„ d'avoir des droits à la reconnaissance? .... des droits,
„ de la reconnaissance chez un loup qui a étranglé son
„ frere! je suis mangé, dirat-il s'il y a un vainqueur, & il
„ aidera le foible. Le combat redevenu plus égal se
„ soutiendra encore, mais enfin on se lasse, les champions
„ extenués, écorchés, éreintés, fairont une tréve qu'on
„ nommera paix , & l'agneau mal-traité, mais content
„ d'avoir sauvé sa chair, aux depens de ses oreilles & de
„ sa toison pourra encore quelque jour, brouter tranquillement son herbe. . . NB. je ne fais point ici de
„ comparaison , je demande seulement s'il est vrai que de
„ tout tems le plus fort s'est fait Loup? .... (*g*)

L'Allegorie est plaisante , mais elle n'a pas l'ombre du bon sens. Elle prouve seullement que le plus faible representé par *l'agnau* doit se ranger du parti du moins fort contre leplus fort. C'est-à-dire que la République, sous l'embleme honorable de l'agneau, doit prendre le parti de l'Angleterre , contre la France sous l'embleme des

(*b*) P. 38. Note *m*.

des deux Loups. Donc, ou votre allegerie ne ſignifie rien, ou nous devons nous departir de la neutralité: donc ou vous ne ſavez ce que vous dites, ou vous avez voulu faire une *comparaiſon*. Mais annaliſons un peu cette belle idée d'un agneau entre deux Loups. Voyons s'il eſt naturel qu'il leur échape en ſe declarant n'importe pour lequel. Vous demandez *que faira l'agneau s'il peut faire quelque choſe*, *pendant que ſes deux ennemis ſes dechirent à belles dents?* Eh Mr. n'eſt-il pas naturel que la pauvre petité bête s'échape, & qu'elle s'enfuie à toutes jambes pendant qu'on lui en donne le tems? *je ſuis mangé dirat-il* ſi je reſte ici plus longtems, allons fuyons, allons brouter ailleurs & ne reparaiſſons jamais dans ce funeſte lieu. Un agneau devenu l'Allié d'un loup; & ſe battre avec ce perfide ami contre un autre loup! l'eſpectable ferait nouveau; & ditez-moi Mr. depuis quand l'agneau eſt-il devenu méchant, & hardi, depuis quand at-il appris à ſe battre avec avantage coutre un gros loup; de façon à retablir un combat qui était ſur le point de finir? Mais ſuppoſons cette abſurdité comme une probabilité, ſuppoſons que ce petit agneau, qui de ſa nature n'eſt pas mal-faiſant, ait aidé à battre le gros loup aupoint, qu'il le porte à faire la paix avec le loup le plus faible, je pretends qu'il ferait trés dangereux pour ce pauvre petit

innocent d'affifter à la fignature des preliminaires de cette paix. Car aprés lui en avoir couté *les oreilles* & *fa toifon* dans le combat, il lui en couterait fa chair après l'affaire : les deux loups devenus amis, ne manqueraient pas de faire les rejouiffances de cette paix par un feftin dont le premier plat ferait le corps de l'agneau qu'ils partageraient en bons freres reconciliés. L'agneau eft une bête, Mr.; mais celui que vous introduifez fur la fcence eft mille fois bête : vous lui refufez même l'inftinct qui caracterife fes freres, la timidité : fi du moins à la place de l'agneau vous euffiez fait paraitre, un chien, n'eut-ce été qu'un pétit chien de Manchon, l'allegorie quoique deplacée, aurait été moins abfurde, il y aurait eu un peu plus de vraiffemblance: du moins un chien peut mordre & égratigner, il peut faire quelque mal, il peut épouvanter en aboyant; mais un agneau fe rendre redoutable à un *gros Loup!* je vous abandonne à vos propres reflexions; mais fachez qu'au tems où les Bêtes raifonnaient & parlaient, elles n'etaient pas fi bêtes que celles que vous faites raifonner & parler; ou fi vous voulez, que celles qui raifonnent par vous, & qui parlent par votre bouche.

Il refte donc prouvé que nous devons attendre avec patience l'iffue de cette guerre, que nous devons nous éloigner des coups autant qu'il dépendra de nous & que fi nous fommes accablés

par

par les malheurs dont vous nous ménacez, nous ne devons nous en prendre qu'à la viciſſitude des choſes humaines, à la revolution periodique des Empires, & ſur tout à la fatalité des Republiques. Elles s'elevent rapidement, fleuriſſent pendant quelque ſiecle, ne font que vegeter pendant un tems conſiderable, & periſſent enfin inſenſiblement & ſans éclat. Rome cette maitreſſe impérieuſe de l'Univers, Rome a péri; on ſe ſouvient encore qu'elle a exiſté, mais c'eſt tout.

Cependant je ne penſe pas que notre ruine ſoit ſi prochaine, ni que le coup fatal parte du coté que vous nous indiquez. Je ſuppoſe les Americains en paix avec tout le monde, même avec les Anglais; je les conſidere dans les premieres trente années, qui ſuivront l'époque de leur liberté & enſuite dans tout le tems de leur gloire, de leur grandeur & de leur proſperité. Je ſoutiens que dans ces deux circonſtances, il eſt des moyens éfficaces pour les empêcher de nous engloutir ſous les eaux, en nous otant le ſeul moyen d'y ſurnager, c'eſt-à-dire en ruinant totallement notre Commerce.

1°. Dans les premieres années de leur renaisſance, vous avouerez ſans peine qu'ils ſeront hors d'état de nous faire du mal. Ce ne ſerait pas leur affaire de chercher à ſe faire des ennemis ſi à bonne heure. Ils auront beſoin d'une

tranquilité parfaite pendant plusieurs années : ils devront même courtiser les Nations Européennes, leur ouvrir leurs Ports & les engager par toute sorte de bons traitemens à venir chercher leurs productions & à leur porter ce dont ils manquent chez eux ; car quoique vous en disiez Mr., ils manquent & manqueront très longtems de bien de choses qu'ils devront recevoir de l'Europe ; si cela n'était pas ainsi, leur commerce ne serait rien ; l'avantage du commerce se trouve dans le profit qui se fait sur le frét, sur les échanges, & non sur la vente absolue des denrées. Vous conviendrez donc sans peine que dans les premieres années qui suivront l'independance Americaine, notre Commerce s'étendra, fleurira & nous donnera des avantages bien superieurs à ceux dont nous avons joui pendant la servitude des Colons Americains. Le Commerce exclusif que les Anglais ont fait si longtems avec leurs Colonies, devenu ouvert pour tout le monde, ne se concentrera plus en Angleterre, ou du moins, les Anglais ne seront plus les maitres de fixer le prix des denrées qu'ils tiraient des établissements du nouveau monde ; tout au plus, ils seront en concurrence avec nous ; mais cette concurrence, ni celle de France, ni celle de l'Espagne, ni celle enfin d'aucune autre Nation ne pourra nous nuire. Nous pourrons toujours, comme nous avons fait jusquà present,

ſent, nous pourrons dis je, faire un Commerce plus lucratif que tous nos concurrents; pourquoi? parceque perſonne ne navigue à ſi peu de frais que nous: notre économie eſt à cet égard beaucoup ſuperieure à celle des autres nations. Cette parcimonie qu'on nous reproche augmente de beaucoup nos profits; & lorsqu'un Armateur Francais gagne 5. pr. Ct. toutes choſes ſuppoſées égalles, un Armateur Hollandais gagne 7. pr. Ct.; ainſi faiſant marcher d'un pas égal le Commerce de l'Amerique ſeptentrionalle, avec le Commerce de la Battique, quel vaſte champ ne s'ouvre pas à notre Marine marchande; & ſoyez aſſuré Mr. que nos Negotians trouveront bien le moyen, comme ils l'ont trouvé jusqu'à preſent, de s'aſſurer la ſuperiorité ſur tous leurs antagoniſtes. Mais me direz-vous, vous ne conſultez ici que l'intérêt du moment & ce n'eſt pas cequi doit fixer l'attention d'un patriote prudent & zélé pour la gloire de la patrie. Je vais vous répondre, mais ma réponſe ſera courte.

2°. Si je conſidere les Americains dans le point le plus haut de leur gloire, & en état de faire les plus grandes entrepriſes, je ne crois pas que même dans ce cas, ils portent le coup mortel à notre République. Quelle que ſoit l'etendue de leurs côtes, quélle que ſoit leur population, quels en un mot que ſoient leurs

 avan-

avantages du coté de la navigation; ils ne pourront jamais se passer des Européens pour faire leur commerce: il faudrait pour cela que nous ne pussions absolument nous passer des productions de leur pays, & qu'ils peussent sans gêne se passer des productions du notre, ce qui, ne vous en deplaise, est absurde. Eussent ils la faculté même de faire produire à leur pays tout ce dont ils auront besoin, soit en denrées de premiére nécessité, soit en éffets de luxe, de commodité, ou de pur agréement, leur intérêt, ou du moins l'intérêt de leur commerce exigerait qu'ils s'interdisissent ce Commerce interieur, au moins parrapport à certains objets de commodité ou de luxe; parceque n'ayant rien à échanger avec nous, il ne pourraient faire qu'un commerce trés languissant, & qui ne saurait se soutenir longtems. Ainsi il est raisonable de supposer que toujours les Americains, auront besoin des importations de l'Europe, pour pouvoir faire avec quelque succés les exportations de l'Amerique. Dans cette supposition, il faudra faire des traités de commerce; non seulement il faudra les faire, mais il faudra y étre fidelle; or des que les Americains devront de force, faire des traités de commerce, nous pouvons les faire avec des avantages reciproques & de façon à nous lier les uns & les autres par l'intérêt le plus pressant. La France a laissé la porte

porte ouverte à tout le monde pour se lier d'intérêt avec les Americains ; ne l'eut-elle pas fait, elle y aurait été bien contrainte ; ainsi imitons l'exemple de cette Puissance ; ouvrons nous le chemin aux ports de l'Amerique septentrionale, portons y le superflu des denrées des autres peuples de l'Europe, & ne pouvant pas y en porter des notres, allons leur offrir les produits de nos Manufactures, revenons chargés de Succre, de Tabac, d' Indigo &c. & aprés avoir fourni de ces objets notre propre pays, portons le résidu aux Peuples du nord de l'Europe, qui auront toujours besoin de nous. Devons-nous suivre l'exemple de la France des aujour d'hui? je conviens avec vous que peut-étre cette demarche serait três dangereuse, parcequ'elle nous engagerait à soutenir la guerre contre l'Angleterre ; & toute guerre pour nous, est ruineuse de sa nature. Je conviens que nous devons attendre que l'Angleterre ait reconu l'independance d'une façon ou d'autre. En un mot, desque cette guerre se terminera, tachons d'entrer pour notre part dans le traité général de paix qui se faira pour finir un different de cette consequence. Assurons-nous pour toujours, notre part du commerce de l'Amerique, par des traités de garantie respective avec les autres Puissances de l'Europe. Cherchons à former une ligue Européene, pour empêcher

pêcher que jamais les Americains devenus puissants, ne nous excluent de leur commerce, ou comme vous dites, *du commerce général de l'univers:* car selon vous, il viendra un tems où toutes les Puissances du vieux monde seront forcées de rester dans une inactivité absolue relativement au commerce; quoique cette prétension soit extravagante, en la supposant probable, il importe, à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne, au Portugal, à la Suede, au Danemarc, & à la Russie, de se liguer ensemble, pour que jamais l'Amerique septentrionale ne fasse la loi à l'Europe. Voudriez-vous encore, que de telles précautions fussent infructueuses? allors je vous abandonne vous & vos paradoxes & je vous cite au tribunal de la raison, pour y etre jugé comme n'en ayant pas la plus petite lueur. Je le repete, jamais les Americains n'apprendront à *se passer de l'Europe.* Ils auront si vous voulez *des Perruquiers, des Cuisiniers, des étoffes* &c. (*h*) ils en auront audelà de leurs besoins, & avec cela ils seront forcés, de nous laisser faire notre part du Commerce général: plus leur industrie *se rependra*, plus ils nous offriront des objets de Commerce, & plus nous aurons occasion de nous enrichir: seulement

(*h*) P. 7.

lement ne ſoyons pas les derniers à traiter avec eux, ou du moins les derniers à prendre nos meſures, ne courons pas le risque de ces negligens, ou de ces pareſſeux, pour les quels on dit, *tarde venientibus oſſa*; mais en voila aſſez ſur cet Article; il eut ſuffi d'avoir montré que vous exagérez tout, que votre prévoyance ſur l'avenir, n'eſt propre qu'à intimider le peuple qui ſe laiſſe éblouir par des grands mots quoique vuides de ſens.

Je ne diſcuterai pas ici, la poſſibilité d'un ſoulevement général dans les autres Colonies de l'Amerique meridionale ou des Iles placées entre les deux Ameriques. Il pourrait ſe faire que *l'eſpectacle de la Liberté*, & les puiſſants ſecours des Americains libres, les portaſſent un jour à chercher à ſecouer le joug de la dependance. L'Europe y gagnerait-elle? L'Europe y pardrait elle? je ne me ſens pas aſſez de lumieres pour decider cette grande queſtion. J'obſerve ſeulement que les grandes revolutions ne ſemblent faites que pour certains peuples; les Anglais par exemple. Le caractere des Francais, celui des Eſpagnols ſur tout, ne parait nullement analogue à des entrepriſes ſi delicates. On loue, ou l'on inſulte la fidelité des premiers à leurs Souverains & il n'eſt pas d'exemple depuis plus de mille ans, que les Francais aient cherché a ſecouer le joug de l'obeiſſance qu'ils doivent à leur legi-

legitime Monarque. Les Eſpagnols & ſur tout ceux du nouveau monde, ſont des ſujets paſſifs, dont l'indolence & la pareſſe ſont au plus haut point. Contents de jouir gravement de leur oppulance dans leurs plantations, les Eſpagnols aiment trop le repos pour ſe laiſſer perſuader de ſ'expoſer à ſe le voir ravir pour pluſieurs années; car une revolution dans l'Amerique Eſpagnolle ne ſaurait étre l'affaire d'un moment. Dailleurs des hommes habitués au Gouvernement Monarchique, ne prennent pas ſi vite la teinte de zélés Republicains. Pourrait-on eſperer un conſentement unanime, un concert perfait dans tout les Colons du Mexique, du Perou, &c. &c.? cet eſpoir ſerait chimerique; fut-il fondé, le complot ne pourrait s'excuter avant qu'on en fut informé en Europe, & cela ſuffirait pour le faire manquer. Raiſonner des Americains meridionaux, comme des Americains ſeptentrionaux, ſe ſerait mal connaitre le génie des uns & des autres. *Mais il ne ſagit ici que de nous & de nos intêrets;* or en les conſultant nous devrions peut-être ſouhaiter que toute l'Amerique fut partagée en trois ou quatre grandes Républiques; & que les ports des côtes meridionales, comme ceux des côtes ſeptentrionales fuſſent ouverts pour nous. Duſſions-nous même, perdre dans cette revolution nos poſſeſſions dans le nouveau monde. Oui Mr. je conviens avec

vous

vous *que certaines Puiſſances*, la France entre-autres, *prévoient bien la conſequence de leurs demarches;* mais je ne ſaurais avouer *que le ſeul plaiſir & l'avantage d'abaiſſer une rivale & de lui nuire, leur a paru plus intéreſſant que toute autre conſideration, & qu'elles ont bien voulu y ſacrifier un intérêt à venir* (*i*). De bonne foi le penſez-vous, comme vous le dites? ou plus tôt ne rougiſſez-vous pas de l'avoir dit? une Nation ſe conduit-elle comme un ſimple particulier pourrait faire? eſt-ce rendre juſtice au Miniſtere Francais, que de le faire agir par pur caprice dans une affaire d'un ſi grande conſequence. J'avoue que la France eſt bien aiſe que ſa Rivalle lui ait donné par ſon imprudence, l'occaſion d'humilier ſon orgeuil & de ſe relever glorieuſement de la honte que le dernier Traité de paix avait imprimé ſur ſon front, mais il n'y a que vous d'aſſez oſé, pour dire que la France prévoyant qu'elle ſera un jour la victime de ſa demarche, paſſe par deſſus toute conſideration de felicité publique pour n'écouter que ſa vengeance, ſon reſſentiment & ſa juloufie. Il peut ſe faire abſollument qu'elle ſera la victime de la protection qu'elle accorde aux Americains, il peut ſe faire qu'elle aura lieu de s'en repentir; ce ne ferait pas les premiers ingrats Républicains qu'elle aurait fait; mais dire que

(*i*) P. 11.

que des à present elle peut le prévoir, ou même qu'elle le prévoit, c'est dire la plus grande impertinance. Ajouter note B. p. 12. que *le Gouvernement Francais est trop éclairé*, *trop bon politique*; c'est se contredire: car il est contraire à la bonne politique de prévoir des grands maux nationaux & de les provoquer; de voir dans un loingtain, quoique éloigné, la honte, & le malheur de la Nation, & loin d'y remedier, de s'y précipeter au devant. Mais se sont des raisonemens qui sont à vous seul. Lorsqu'on vous en fait voir le ridicule vous croyez vous tirer d'embarras en nous disant, avant de *critiquer & refuter, tachez d'abord de comprendre* &c. &c. (*k*) ressource usée que tout le monde appretie ce qu'elle vaut. Le Gouvernement Francais, *prévoit la consequence de ses demarches, mais par plaisir &c. il veut bien sacrifier un interêt à venir.* p. 21. *Le gouvernement Francais est trop éclairé*, *trop bon politique.* p. 12. dans la note. Ces deux propositions sont de vous mot à mot, elles ont èvidemment le même objet; je vous demande si elles sont consequentes? N'allez pas dire encore que je *brouille*, que je *déplace*. La p. 11. & la p. 12. se touchent.

Je me permettrai encore quelques reflexions sur

(*k*) P. 58.

ſur ce ſujet. Je les donne pour ce qu'elles vallent, & n'ai nullement la vanité de vouloir les donner comme des Oracles. Le ton decifif dans une maitére de cette conſequence ne convient ni à vous, ni à moi.

Des perſonnes de bon ſens, & même en trés grand nombre, diſent tous les jours, qu'il viendra un tems, ou l'Amerique ſecouant le joug de l'Europe, lui faira la loi aprés l'en avoir reçue. D'autres diſent que l'Amerique Septentrionale ſubjuguera l'Amerique meridionale, & que par là elle s'ouvrira la route à la domination ſur l'Europe. Vous inſinuez vous même ce dernier ſentiment lorsque vous dites. „ Ce „ peuple (les Americains) placé ſous des paral„ leles & dans des climats ſemblables à ceux „ qui donnerent autre fois des maitres au midi „ de l'Europe, trouvant chez lui de quoi ſa„ tisfaire ſes beſoins & augmenter ſa force, cher„ chera chez ſes voiſins les richeſſes & les jouis„ ſances qui lui manquent.... l'intérêt de l'Ame„ rique independante ſera d'étendre ſa domina„ tion, ſoit par un Commerce libre & dans „ lequel les Européens n'aient aucun avanta„ ge, ſoit par des conquêtes. Qu'oppoſerons„ nous à une Puiſſance ſi éloignée de nos coups „ que proche des lieux qu'elle voudra fraper? „ &c. &c. (*l*)

„ En

(*l*) P. 10.

„ En effet, l'iſſue de la conteſtation preſen-
„ te ne décidera pas ſeulement ſi les colonies
„ Anglaiſes ſeront libres, mais ſi l'Amerique
„ reſtera ſous la dependance de l'Europe. (*m*)
„ Tout ce que je dis de l'inpendance de l'Ame-
„ rique &c, ne regarde que les tems qui ſont
„ proche de nous : j'admets que ces peuples
„ doivent tôt ou tard ſecouer notre joug. &c.
&c. note. C. p. 13.

Je ne trouve la choſe ni ſi facile, ni ſi probable que vous nous la donnez avec bien d'autres Politiques modernes. L'Amerique ne peut devenir indépendante de l'Europe que par deux moyens: le premier ferait que les Americains ſeptentrionaux & independans entrepriſſent de rendre libres les Americains meridionaux en les aydant à ſecouer le joug de leurs Souverains reſpectifs, & que par une générofité digne des grandes ames, ils vouluſſent faire un nouveau monde de freres rachétès ; ou pluſtot delivrès de la ſervitude. Le ſecond moyen ferait qu'aulieu de briſer des fers, les Americains, ne fiſſent qu'en ſubſtituer des nouveaux ; je veux dire quils conquiſſent l'autre moitié de leur Hemiſphere. Je ne diſpute pas la poſſibilité abſolue de la Liberté de l'Amerique meridio-

(*m*) P. 13.

dionale, ou celle de la nouvelle captivité, mais je dis que l'un & l'autre de ces évenements sont dans lordre des simples possibilités, & que de les prédire comme devant avoir lieu un jour, c'est les prédire contre toutes les apparences.

1°. Il n'y a nulle apparence, malgré tous vos details pompeux à ce sujet, il n'y à nulle apparence que jamais les Etas-unis travaillent à la liberté des Colons meridionaux. S'ils y visaient, s'ils l'entreprénaient, ils trouveraient dans les Sujets même qu'ils voudraient rendre heureux, des obstacles pres qu'insurmontables. Je l'ai dit plus haut: les Espagnols, les Portugais & les Francais ne sont point faits pour cesgrands changements qui bouleversent la forme des constitutions. Accoutumés au joug depuis tant de siecles, ils ne pensent seulement pas à sa pesenteur, l'idée de le secouer au prix de leur tranquilité, de leur bien être, de leur vie même les effrayerait; car enfin cette revolution ne se fairait pas du matin au soir, & certainement avant qu'elle fut conduite à une heureuse fin, nous en saurions quelque chose de ce côté de la mer; je pense que vous vous trompez lorsque vous dites, avec votre enthousiasme ordinaire, *quelles flottes quelles armées nous rassureront contre les entreprises qu'elle pourra former & executer avant même que nous en ayons la nouvelle?* (n) Mais sup-

(n) P. 10.

ſuppoſons que les Espagnols, car c'eſt d'eux principalement qu'il s'agit, ſuppoſons que les Espagnols vouluſſent devenir libres & independants, ſuppoſons que toutes les forces de l'Espagne ne fuſſent pas capables de s'oppoſer éfficacement à la revolution; ſerait-il bien de l'intérêt des Colons ci-devant Anglais, de favoriſer cette revolution? Je penſe que non, & je me fonde ſur ce qu'il n'eſt pas de l'intérêt d'une République, d'avoir pour voiſine, une autre République, qui bientôt ſe rendrait formidable par ſes richeſſes immenſes, par ſa population, & par tout ce qui rend un Etat riche & opulent; qui pourrait contrebalancer au moins les forces de celle qui aurait été sa Fondatrice, qui pourrait ſe paſſer d'elle pour fournir à ſes beſoins de toute espece & qui dans toute occaſion pourrait ſe faire craindre. Ajoutons encore qui trouverait dans ſes poſſeſſions plus d'Or qu'il n'en faudrait pour acheter ſa Rivalle, & peut-etre pour lui redonner des fers. Les mines du Perou, du Chili, & du Mexique ne ſont pas épuiſées; elles renferment encore des tréſors qui fouillés & ménagés per des Républicains, feraient bien d'une autre conſéquence qu'ils ne ſont aujourd'hui. Enfin je penſe qu'il ſera toujours infiniment plus avantageux pour la République Americaine, de commercer avec les Eſpagnols ſujets du Roi d'Espagne, qu'avec les Eſpagnols independans. Tant

que

que Rome & Carthage balancerent leurs forces, elles furent rivalles & continuellement en guerre ; cette égalité de puiſſance, les rendit implacables ennemies l'une de l'autre ; jusqu'à ce qu'enfin l'une tomba tout à fait, & l'autre ne ſe maintaint encore quelque tems, que pour travailler à ſa ruine & préparer ſa chute. Athenes & Sparte fourniſſent une nouvelle preuve de cette verité; toujours jalouſes l'une de l'autre, même lorsqu'elles ſe réuniſſaient contre l'ennemi commun, ces deux Républiques furent l'inſtrument reciproque de leur perte ; & on peut dire que leur rivalité forgea les fers qu'elles reçurent dans la ſuite, autant que l'eſprit de conquéte qui dominait la premiere. Toutes les petites Républiques de l'Italie & de l'Ile de Sicile éprouverent le même ſort: Tarente, Siracuſe &c. ſuccomberent les unes aprés les autres, autant par l'envie qu'elles ſe portaient, que par les diviſions inteſtines qui les ſoumirent enfin aux Romains. Ainſi ſuppoſer le grand Continent de l'Amerique diviſé en deux ou trois grandes Républiques, c'eſt déjà ſuppoſer le nouveau Monde prêt à rentrer dans la dépendance du vieux Continent.

2°. Il eſt encore moins probable que les Colons Americains prétendent jamais à la conquéte de l'Amerique meridionale. Dabord cette conquéte ne parait pas aiſée, elle parait au contraire presqu'impoſſible. Il eſt vrai que les peuples

du Nord ont autres fois fait la loi à ceux du Midi ; mais dans quel état étaient les peuples du Midi lorsque ceux Nord leur ont donné des fers ? Lorsque les Danois, les Gohts, les Saxons &c. ont porté la devaſtation dans les Gaules & dans tout le midi de l'Europe, ces contrées etaient diviſées en un infinité de petites Souverainétés dont les Seigneurs étaient presque toujours armés les uns contre les autres, ou bien ces contrées étaient déjà ſoumiſes à l'empire de Rome qui, par la vaſte étendue de ſes dominations, ne pouvait porter du ſecours par tout. Ces Pays étaient ouverts de toutes pars & il n'y avait point de digue pour arréter le debordement des Barbares, qui comme des nuées d'oiſeaux de proye, fondaient rapidement ſur des peuples hors d'état de leur reſiſter, parce qu'ils manquaient de tout pour repouſſer des coups qui les accablaient, avant même d'en avoir été ménacés. En un mot les Normands, ne trouvaient dans leur chemin, ni villes fortifiées, à aſſiger, ni ports de mer à bloquer, ni peuples aſſez courageux pour deffendre leurs foyers & leurs propriétés. Je voudrais qu'on me dit ſi aujourd'hui la conquéte du Midi de l'Europe ſerait auſſi facile aux peuples du Nord, qu'elle le fut autres fois. Oſerait-on dire qu' aujourd'hui l'Amerique méridionale eſt parraport à l'Amerique ſeptentrionale, ce qu'était le Midi de l'Europe parraport au Nord de l'Europe ? Quel eſt

l'ig-

l'ignorant qui oferait foutenir une telle abfurdité? Les armées des Etats-unis quelques nombreufes qu'elles fuffent, trouveraient d'autres armées auffi nombreufes, & leurs flottes auraient à faire à des flottes à peu près égalles: du moins les Americains trouveraient des peuples préparés à la deffence & difpofés à difputer la victoire. Car il faut fuppofer que la France, l'Efpagne & le Portugal fairaient caufe commune, puisque le même danger qui menacerait l'une de ces trois Puiffances, ménacerait l'autre. Les Généraux de la République Americaine feraient arrétés presqué à chaque pas par les difficultés qu'il rencontraient dans leur marche. Leurs Amiraux trouveraient dans le Golfe du Mexique des obftacles d'une nature à les intimider: la côte Septentrionale de l'Amerique meridionale, eft aujourd'hui très bien fortifiée & les Efpagnols à qui elle appartient dans fa plus grande étendue, ne la laifferait certainement pas fans déffence en cas d'invafion de la part de la nouvelle République. Tenter la conquéte par terre, ferait un de ces projets temeraires qui ruinerait enfin ceux qui vondraient le réalifer. Il faudrait dans ce cas commencer la conquéte par l'immenfe pays du nouveau Mexique, pays qui n'eft pas trop bien connu, & qui ne pourrait gueres fournir à la fubfiftance d'une armée nombreufe qui ferait obligée de le traverfer lentement: pays habité encore

core aujourd'hui en grande partie, par ſes anciens maitres & qu'il faudrait commencer, par gagner, ou reduire. Du Nouveau Mexique il faudrait entrer dans la Nouvelle Eſpagne, pays immenſe, riche, fertille, bien peuplé & habité par un peuple fier & orgueilleux de ſon anncinne origine. Mais que d'obſtacles dans la marche,! chemins inpraticables, Forêts épaiſſes, Montagnes d'une hauteur & d'une étendue conſiderable: voila peut-être les plus petites difficultés qu'il faudrait ſurmonter avant que d'arriver, aux frontiéres du Perou; arrivez là, les Americains n'aurait par encore fait le quart du chemin qu'ils devraient faire pour achever leur conquête; ne viſaſſent-ils même qu'à conquerir les côtes, & à abandonner l'interieur du pays. Les Americains ne devront leur independance qu'à l'avantage qu'ils ont de ſe deffendre chez eux, & au desavantage qu' ont les Anglais de devoir conquerir un pays ſi vaſte, ſi bien peuplé, qui offre des difficultés inſurmontables à la marche, & aux operations des Armées Britanniques. Ce qui prouve qu'on eſt toujours bien fort, pour ſe deffendre chez ſoi, même contre un ennemi plus fort, lors qu'on habite un pays d'une vaſte étendue & qui a des bonnes barriéres. Or les Colons méridionaux feraient par raport aux Colons du Nord, précifément ce que ceux-ci font parraport à leurs ci-devant Co-Sujets, c'eſt-à-dire

à-dire que ceux-ci tiennent tête à leurs ennemis, parce qu'ils déffendent leurs foyers & leur propriété; les Colons méridionaux auraient encore l'avantage d'étre puiſſament ſecourus par leur Souverain, ſi intéreſſé à les retenir ſous ſon obeisſance, pendant que les Colons ſeptentrionaux ont été livrés à eux même & n'out reçu du ſecours, qu'au moment peut-être, où ils pouvaient le mieux s'en paſſer.

Je ſais que l'eſprit de domination, & la fureur de s'agrandir regne dans le coeur de tous les Souverains; mais je ſais auſſi, & j'en appelle l'hiſtoire à temoin, que tous les Souverains qui s'y ſont livrés ſans retenue, ont dèlors ourdi eux-mêmes la toile de leurs calamités, & du desaſtre de leurs peuples: qu'ils ont preparé leur honte, & non leur gloire, & qu'enfin leur proſpérité paſſagere n'a àbouti qu'a perpetuer le ſouvenir de leur fauſſe politique. Ceci eſt particulierement vrai parraport aux Républiques: je ne citerai pas d'exemple, ce ferait ſuppoſer dans mes Lecteurs lune ignorence craſſe; ce ferait leur faire injure. Je dirai ſeullement, que ſi jamais la République du nouveau Monde vient à ſe diſſoudre, que ce ſera principallement parceque même déja, elle poſſede une trop grande étendue de pays. Si l'on reflechit à la grandeur des traiſe Provinces unies, on conviendra avec moi, qu'il eſt à

craindre que les jambes du Coloſſe ne plient ſous la peſanteur du corps. Oui je le penſe, c'eſt là la ſeule reſſource qui reſte aux Anglais pour redevenir un jour maitres d'une partie du grand Continent qu'ils perdent aujourdhui, autant par leur préſomption, que par leurs prétenſions injuſtes; car ſi ce grand arbre tombe un jour, on doit prévoir que chacun tachera d'en emporter le plus de branches qu'il pourra.

Enfin pour demontrer qu'il n'eſt nullement de l'intérêt des Républiques de chercher à trop s'etendre, je remarque, que Genes & Veniſe, ne ſubſiſtent encore, dans uu état quelconque, que parcequ'elles ſe tienent tranquilles & ne cherchent pas á étendre leur territoire au dela des bornes qu'on leur a aſſigné. Notre République même, puis-je le dire! Oui notre République ne s'eſt ſoutenue, & ne ſubſiſte, que percequ'elle n'a pas entrepris la conquéte des païs bas qui ſont reſtés ſoumis à la maiſon d'Autriche. Du moment qu'elle eut cherché à s'agrandir de ce coté-la, du moment même qu'elle eut voulu faire gouter le plaiſir de la Liberté à ſes freres, les Flamans, des ce moment elle aurait travaillé à ſa chute & déja elle ne ferait plus. On doit convenir ce me ſemble qu'un peuple tel que les Americains & nous, c'eſt a dire qu'un peuple qui doit faire ſon objet principal du commerce, on doit convenir dis-je

que ce peuple doit éviter avec ſoin tout ce qui peut l'entrainer dans des disputes qui ne ſauraient ſe terminer que par la guerre. C'eſt-à dire qu'un peuple commerçant ne doit jamais s'il eſt poſſible, faire la guerre. Il pert plus dans deux ans de guerre, qu'il ne gagne dans dix ans de paix. Eh! la conquéte de l'Amerique méridionale ne demanderait-elle que deux ans de guerre ?

Mais ce n'eſt pas précifement de quoi il s'agit ici: attendons que le tems améne cette grande Révolution, qu'on peut dire hardiment n'étre pas ſi prés de nous qu'on veut nous le faire croire.

„ Enfin cette guerre peut avoir une grande „ influence, ſur l'Equilibre des Etas de l'Euro- „ pe & particulierement des Puiſſances mari- „ times (*o*).

Je conviens du fait; cette guerre rétablira infalliblement cet Equilibre que la Puiſſance Anglaiſe avait detruit tout en ſa faveur: elle donnera à la grande-Bretagne une rivalle en état de contrebalancer ſes forces maritimes & de mortifier ſon orgeuil, elle faira que l'empire de la mer ſe diviſera & que les Nations qui y ont des juſtes prétentions, j'ouiront de la part qui re

(*o*) P. 14.

leur revient naturellement : à la verité l'Angleterre fera forcée de reconnaitre des Puiſſances copartageantes, mais l'Angleterre retiendra toujours une trés bonne part de cet Empire. La navigation & le commerce, lui ſont auſſi naturels qu'à nous même, & elle a l'avantage ſur nous, de trouver dans ſon île des reſſources que nous ne ſaurions trouver chez nous. Dailleurs que l'empire des mers ſoit entre les mains des Francais, ou entre les mains des Anglais, la choſe nous eſt aſſez indifferente; en ſuppoſant que l'une ou l'autre de ces deux Nations, doivent géner notre Commerce & le circonſcrire dans des limittes très ètroites. Jamais les premiers ne géneront notre commerce, aupoint que les derniers l'ont gêné. Jamais nous ne pouvons faire des traités de Commerce plus desavantageux avec la France, que ceux que l'Angleterre nous a forcés de faire avec elle. Au pis aller, nous ne pouvons risquer que de changer de maitre ſur mer, & celui que nous aurions ne ſaurait etre plus imperieux & plus arrogant que celui que nous avons eu jusqu'à préſent. Nous voyons la grande-Bretagne lutter encore contre une Puiſſance qui la mênace de la reduire à la claſſe qui lui convient, nous la voyons faire les plus grands éfforts pour ſe ſoutenir; & malgré cela nous la voyons nous commander fiérement, faire des entrepriſes ſur nos navires,

les

les prendre, en retenir les carguaiſons, & enfin nous traiter comme elle traiterait les Irlandais: nous la voyons inſulter les pavillons du Nord: Suedois & Danois, elle prétend avoir le droit de les çiter à ſon tibunal, de leur deffendre, ou de leur permettre la navigation. Que ferat-elle, ſi victorieuſe de ſes ennemis, nous ſommes forcés de reſter ſous ſa dépendance? Vous en craignez vous-même les conſequences pour nous, lorsque vous nous dites. „ Enſuite „ ſi la fortune donnait à la grande Bretagne „ de tels avantages ſur ſes ennemis quelle peut „ s'arroger l'Empire des mers, il me parait „ que nous devrions nous y oppoſer, fut-ce „ même en ſoutenant ouvertement la France. (p) Dans cette conteſtation il n'eſt queſtion Mr. que d'enlever l'empire des mers à la grande Bretagne; ainſi nous n'allons pas même ſi loin que vous voudriez que nous fuſſions, puisque nous ne nous declarons pas ouvertement pour la France, & que fidellement attachés à nos traités d'alliance avec l'Angleterre, nous ne nous plaignons que de ce qu'elle eſt la premiere à les enfreindre vis à vis de nous. Mais vous avez beau faire vous ne cacherez jamais votre partialité,

(p) P. 16, & 17.

lité; car même dans ce que vous dites pour tromper les ſots & les imbecilles, vous vous décélez ouvertement: on ne peut ſe méprendre ſur votre façon de penſer, s'il eſt vrai que dans votre discours vous expliquez naïvement votre penſée.

Je paſſe à la diſcuſſion d'une de vos aſſertions dont la fauſſété n'eſt pas difficile à demontrer. *Je vois votre étonement Mr.; le dépit va vous donner de l'humeur*, j'en ſuis faché, mais pourquoi vous expoſez-vous? Vous prétendez (*q*) qu'il ne ſágit pas de notre Commerce dans l'affaire des munitions navales; vous aſſurez que dans tout cela nous ne ſommes que les Commiſſionaires des Francais, ou que leurs Comettans; enfin ſelon vous, nous ne ſommes actuellement & n'avons été depuis le commencement que les *préte-noms*, dans tout ce Commerce. Je reponds à tout cet étalage d'erudition ſur le Commerce, 1°. que vous en impoſés au public & qu'il trés faux que nos Negocians ne ſoient que les ſimples Agens des Francais, ou de leurs *Commettans dans le Nord.* Il peut étre vrai que deux Negocians Francais ont fait des achats particuliers & pour leur compte, *il* peut étre vrai que ces deux Negocians ont tiré ſur un

(*q*) P. 17, 18, 91, 20, 21 & 22.

un Comptoir d'Amſterdam pour payer les *Bois*, *Cordages*, &c. qu'ils avaient acheté; mais il eſt faux que nous ayons été tous exclus de ce Commerce. Non Mr. ce Commerce *eſt le nôtre* pour la plus grande partie; c'eſt nous qui avons fait achéter pour notre compte, c'eſt nous qui avons payé avec notre prope argent, & c'eſt notre Commerce, non celui des Francais que les Anglais troublent. J'ignore ou vous avez fait cette belle découverte: mais ſoyez aſſuré qu'on vous a mal informé, ſi toutes fois, ce n'eſt pas votre genie fecond en expedients, qui vous a ſuggéré celui-ci pour colorer les entrepriſes d'une Nation inexcuſable à ce ſujet. Si l'on vous demendait ſur quelle autorité vous avancez ce fait faux & controuvé, peut-étre feriez vous auſſi embaraſſé, que le fut Mr. de Pinto, il y a deux ans, lorsqu'on lui demanda où il avait lu que la grande-Bretagne avait offert aux Colonies, d'admettre des Repreſentants pour chacune d'elles au Parlement Britanique. Cet Eecrivain connu par ſon devouémet pour la cour d'Angleterre, avait avancé cette fauſſété dans une de ſes lettres au *Docteur de Kingſton*. Un zélé partiſan de la Liberté Americaine fut exprés à la Haye pour avoir un éclairciſſement avec Mr. de Pinto; on pretend que cet Avocat des Anglais eut peur que l'Avocat des Americains, dont il connaiſſait le

zele

zéle bouillant, ne s'en tint pas aux ſimples reproches, Mr. Pinto prit le parti de ſe cacher ; & il ne fut pas poſſible à M. C*** de le voir. De rétour chez lui, Mr. C*** trouva une lettre de Mr. Pinto dans la quelle cet Ecrivain avouait qu'il ne ſe ſouvenait pas dans quel Ecrit il avait lu que le Parlement Britanique *avait offert aux Colonies d'admetre des Repreſentans pour elles dans le Senat de la Grande-Bretagne* ; il ajoutait que s'il ne l'avait pas lu, il lui ſemblait l'avoir oui dire. Mr. C*** me communiqua cette lettre, où la mauvaiſe foi de l'Avocat du Ministere Britanique n'etait que trop évidente. Cette Anecdote, me direz-vous, ne prouve rien contre moi ; qu'ai-je de commun avec Mr. de Pinto? Plus peut-être, vous dirai-je, que vous ne voudriez laiſſer voir au public. La façon de penſer, le ſtile, le ton prophetique, les ſophismes, les inſianutions malignes, les prétentions à la ſcience de la Politique, & au ſecret des Cours, en un mot, tout, même les groſſiéretes que vous dites à ceux qui combattent vos opinions, tout dis-je porte dans vos discours un caractere de reſſemblence ſi marqué avec les Ecrits de Mr. de Pinto, qu'à moins de ſavoir poſitivement que Mr. Pinto & vous, faites deux Etres corporellement diſtingués, il n'eſt pas poſſible de s'empécher de vous *idemtifier*. Au moins eſt il vrai, qu'il eſt trés pardonable de s'y tromper.

Mais

Mais laiſſons en paix Mr. de Pinto Auteur des Lettres au *Docteur de Kingſton* , & revenons à ce Mr. Pinto, Auteur des deux Discours qui excitent l'indignation des gens de bien.

Je reponds 2°. qu'en prénant pour vrai, ce qui n'eſt qu'un fait purement controuvé de votre part, je reponds que dans cette ſuppoſition même, le Commerce des Munitions navalles eſt le notre, &non celui des Francais. Vous ne pouvez nier que nous n'y ſoyons intéreſſés au moins, 1°. pour le *fret* , 2°. pour la *commiſſion*, 3°. pour le *change*, 4°. our *l'aſſurance*. Or Mr. ces quatre Articles ſont déjà pour nous d'une conſequence infinie. Vous faites à ce ſujet un calcul bien au deſſous de la verité, car vous ne contez *de profit pour les Negocians Hallandais que de* 32. *à* 33. *mille florins* (*r*) il ſuffit d'indiquer le reſultat de votre calcul, pour demontrer que vous étes parti d'un principe tout à fait faux. On doit ſuppoſer que des Negocians tels que ceux qui réclament, ne font pas une démarche telle que celle qu'ils ont fait, pour le petit intérêt de 32. *à* 33. *mille florins*. Non Mr. vous ne faites illuſion à perſonne; & vous auriez du penſer que vous écriviez pour des gens raiſonables. Je n'ajouterai qu'un mot pour achever de demontrer que le Commerce des munitions navalles eſt

de

(*r*) P. 22. N. f.

de la derniere consequence pour nous. C'est que, si par considération pour notre Alliée, nous voulons bien dans cette occasion nous relacher du droit que nous avons de le faire, ce Commerce nous échapera peut-être pour toujours. 1°. les Danois, les Suedois, les Russes même se metront en état de le faire à notre place ; la France ne pouvant plus compter sur notre exactitude, faira des accords avec les Nations du Nord, & allors nous serons obligés de nous contenter du simple profit du *change*, parceque les payements ne pourront se faire que par notre Canal. Mais ce qui est encore infiniment plus à craindre, c'est que les trois Nations que je viens de nommer, ne prenent un gôut décidé pour le Cabotage, & qu'étant assurées davoir la préference de la part de la France, les Peuples du Nord ne fassent los éfforts les plus éfficaces pour nous remplacer. Sous le Roi actuellement regnant en Suede, que ne peuvent pas les Suedois ! Les Russes pourront certainement beaucoup, sous Catherine Seconde. Inutillement m'opposeriez-vous que nous reprendrons ce Commerce quand il nous plairra, parceque notre fret doit toujours étre à meilleur marché que celui de autres Nations. Les autres Nations baisseront leurs prix des qu'elles se verront dans le cas de pouvoir étre employées continuellement. En un mot Mr. il n'y a que vous qui ne voyez pas l'impor-

por-

portance du Commerce des Munitions navalles ; ou du moins qui faites semblant de ne pas le voir ; & comme je n'écris sur cet Article que pour vous seul ; je me contenterai de vous dire, ou que vous ne voyez pas plus loin que votre nés, ou que vous étes de la plus mauvaise foi du monde. Le ton d'assurance avec le quel vous dites, qu'il n'y a pas un seul contrat de fait avec la France pour la fourniture *des munitions navalles* (*s*) ne demontre que mieux votre témérité. Quand on ne rougit pas d'écrire de telles faussétés on ne rougit de rien ; pas même de faire le métier de lâche adulateur ; le plus vil & le plus deshonnorant qu'un homme puisse faire. J'observerai encore que dans votre premier discours, vous vous étes donné la torture pour prouver que les Anglais étaient autorisés par les traités à prendre nos Navires chargés de Munitions navalles pour le conte de la France ; sans doute qu'allors vous ne saviez pas encore, que nous eussions si peu de part à ce Commerce ; car vous n'auriez pas manqué de le dire. Aujourd'hui vous gardez le silence sur les traités, pour avancer une faussété. Enverité Mr. vous jouez un joli rôle dans cette affaire. Mais âchevons de vous peindre. C'est vous qui nous

(*s*) P. 26.

nous fournirez les conleurs propres à vous faire connaitre.

Etre neutre entre deux Puiſſances ennemies, ſignifie ordinairement: ne rien faire ni pour ni contre l'une des deux: *& je ne crois pas qu'il puiſſe ſignifier auſſi* ne rien ſouffrir de l'une des deux. (*t*) J'admets le premier membre de la definition: je crois même qu'il était au moins inutile d'ajouter une ſeconde propoſition pour devéloper l'idée que l'on ſe forme du mot *neutralité.* Oui Mr., quoique vous ne le penſiez pas, il n'en eſt pas moins conſtant, que l'idée d'une exacte neutralité emporte neceſſairement celle de ne *rien ſouffrir de l'une* des deux Puisſances belliégrantes, qui nuiſe ou à la partie neutre, ou à l'autre partie belligérante. Toutes les preuves que vous accumulez pour prouver votre ſentiment érroné, ne ſont que des miſerables Sophismes que le Lecteur le moins penetrant apperçoit au premier coup d'oeil. Il éſt trés nuiſible à la France de ne pas recevoir les Munitions navalles que nous nous ſommes engagés de lui apporter; or pouvons-nous dire que nous gardons une exacte neutralité, lorsque ſans réclamation, nous ſouffrons tranquillement que l'Angleterre nous enléve ces Munitions navalles que nous nous ſommes obligés de porter en France? Nous ne garderions pas la neutralité, ſi par nos traités avec l'Angleterre

(*t*) P. 27. & 28.

terre, ce Commerce de munitions navalles nous était interdit; mais dès lors que nous nous le sommes expressément reservé, l'exacte neutralité veut que non seullement nous puissions le faire, mais encore que nous soutenions & deffendions le droit que nous avons de le faire. La France sera toujours trés fondée à nous soupçonner d'intelligence avec son ennemie; si elle nous voit souffrir tranquillement l'insulte faite à notre Pavillon, lorsque cette insulte tourne tout à fait à son desavantage. Deux hommes se battent devant un Tiers supposé tranquile spectateur du combat & gardien du baton que l'un des deux champions lui a confié, pour se battre à armes égalles avec son adversaire, qui n'a que ses bras pour se deffendre. Le dernier enléve adroitement des mains de ce Tiers le baton de son adversaire, il l'en frape, & le terrasse sans que ce Tiers fasse le moindre éffort pour reprendre ce baton; sans même qu'il se plaigne de la perfidie de celui qui le lui arraché des mains, dans un tems où il ne devait pas supposer devoir se tenir sur ses gardes: ce Tiers cité devant un Juge impartial, serat-il renvoyé absous du meurtre comis par l'un des deux combattans? Et s'il se trouvait un Juge assez inique pour prononcer une sentence d'absolution en faveur de ce perfide gardien du baton, avec le quel l'un des

deux combattans a été assomé, le jugement du public confirmerait-il cette sentence injuste? L'application n'est pas difficille & la comparaison me parait aussi exacte que comparaison puisse l'être. Je remarque que le crime du Depositaire du baton, est plus noir, en ce qu'il a souffert tranquillement que le depot qui lui avait été confié tournat au detriment & à la mort de celui qui le lui avait remis: ainsi puisque selon vos principes, les Munitions navalles que les Anglais nous enlévent, Sont en toute propriété à la France, & que nous n'en sommes que les Depositaires, ou si vous voulez, les simples *Facteurs*, notre obligation de les rendre à leur destination, c'est à dire à la France, en devient bien plus grande; & nous les laisser enlèver sans rien dire & sans faire tout ce qui est en notre pouvoir pour remplir nos engagements, c'est évidemment prouver notre partialité en faveur de l'Angleterre contre la France: or toute partialité directe, ou indirecte est incompatible avec la neutralité. Donc, bien loin de nous excuser vis à vis de la France, vous nous rendez encore plus coupables envers elle. D'aprés vos principes, elle a droit de nous taxer de la plus grande infidelité; c'est a dire d'avoir fourni, ou du moins laissé prendre à son ennemie, les armes qu'elle avait achété pour se deffendre contre elle; armes qu'elle

qu'elle avait remis entre nos mains & que nous nous étions engagés de lui apporter. Mais apparemment que les *Depots* ne vous paraissent pas plus sacrés que les *Traités*. Encore un raisonnement, pour vous prouver que vous déraisonnez.

Si nous pouvons permettre à l'Angleterre d'insulter notre Pavillon au detriment de la France & garder malgré cela la plus exacte neutralité; nous pouvons aussi permettre à la France d'insulter notre Pavillon au detriment de l'Angleterre & garder malgré cela la plus exacte neutralité; c'est a dire que pour garder cette exacte neutralité, nous devons permettre aux deux Puissances belligérantes de ruiner nottre Commerce & de nous faire ressentir vivement le contre-coup de leur mésintelligence. Allors, je vous le demande Mr., cette neutralité dont tout le monde, dont vous même vantez si fort les avantages, cette neutralité est elle bien avantageuse pour nous? Mais à quoi perds-je mon tems? Ne vous refutez-vous pas vous même, n'étes-vous pas refuté dans le coeur de tout bon patriote, & dans l'esprit de tout Etranger qui a le sens commun? On peut vous appliquer ce que l'Esprit St. dit de l'homme coupable qui pour excuser ses crimes, tombe sans s'en appercevoir dans des contradictions visibles. *Mentita est iniquitas sibi.* Pour

vous, plus vous cherchez à pallier vos contradictions, & plus vous vous contre-dites; car il n'y a que vous qui puissiez trouver à redire à ceque Monsieur l'Ambassadeur de France à declaré au nom du Roi son maitre; que pour que les *Provinces-unies se conforment aux principes de la plus exacte neutralité, elles doivent procurer à leur Pavillon toute la liberté &c qu'autrement cela caracterisera une partialité &c.*

Les convois doivent nous protéger contre tout aggresseur; par consequent autant contre l'une des Puissances belligérantes, que contre l'autre: si l'action est égallemeut dirigée contre les deux, il parait que la non-action est égale pour toutes les deux & qu'on peut étre neutre sans donner des convois, comme lors qu'on en donne. (u) De grace Mr. que signifie ce raisonement? Est-il même intelligible? Voulez-vous dire qu'il est égal pour la France que nous deffendions notre Commerce contre elle, si elle cherche à le troubler, lorsque nous le deffendons aussi contre l'Angleterre si elle entreprend de le troubler encore? passe; mais qu'en concluez-vous, qu'il est aussi égal pour cette Puissance que nous ne deffendions pas ce Commerce troublê par l'Angleterre, lorsque nous ne le deffendons pas contre la France lorsqu'elle le trouble: c'est

(u) P. 38.

c'eſt à dire qu'en ne donnant des convois, à nos Navires marchands, ni pour la France ni pour l'Angleterre, nous gardons la plus exacte neutralité; outre que cette eſpece de neutralité eſt tout l'a-fait ruineuſe pour nous, qu'elle eſt deshonnorante pour une République commerçante, il n'eſt pas vrai qu'elle ſoit rigoureuſement exacte; parcequ'il n'eſt pas vrai que dans ce cas particulier, la *non-action* ſoit en raiſon directe de *l'Action*. Nous ne portons en Angleterre que trés peu de choſe en comparaiſon de ce que nous portons en France; les éffets que nous portons à l'Angleterre ne ſauraient être comparés ni pour leur valeur, ni pour leur conſequence, à ceux que nous portons en France: en un mot, nous ne portons pas des munitions navalles en Angleterre, parceque l'Angleterre n'a pas beſoin de nous pour cette branche de Commerce, & qu'elle le fait ſans notre participation; donc ce que la France peut nous prendre pour le compte de la Grande-Bretagne, ne ſaurait entrer en comparaiſon avec ce que cette derniere nous prend pour le compte de la premiere; donc permettre à l'Angletterre d'enlever nos Navires chargés pour le compte de la France, c'eſt favoriſer cette Puiſſance contre ſa Rivalle, en permettant à celle-ci d'enlever nos Navires chargés pour le compte de l'autre; pour quoi? Parceque l'Angleterre gag-

 ne

ne cent, lorsque la France ne gagne qu'un, par notre inaction: donc il y a de la partialité même dans notre *non-action.*

A la suite des absurdités que je viens de montrer dans votre discours, viennent la Méchanceté, l'Ironie, les Soupçons malicieux les Interprétations forcées, les Declamations insidieuses, & en un mot tous ces tours de souplesse employés par un homme qui plaide une mauvaise cause & qui ne cherche qu'à éblouir & à tromper. Ici vous voulez nous faire entendre que la *France commande, ordonne chez nous*, qu'elle *s'arroge vis à vis de la République des droits qu'elle n'a pas*; là, elle cherche à *introduire parmi nous tant de contrariété dans les opinions & les intérets que la machine publique en soit dérangée, géner par là toutes nos entreprises, arreter les resolutions qui ne lui plaisent pas & nous tenant dans un état passif, nous faire être ce qu'elle voudrait.* Ici vous lui supposez *des vües plus éloignées, des projets plus compliqués*: là, vous insinuéz clairement que la France *cherche à parvenir à ses fins semant parmi nous le levain de la discorde: à disposer de quelques membres pour contrarier & gêner les mouvements du Corps.* Pour répondre à toutes ces suppositions, je crois qu'il suffit de mettre en parallele la conduite que la France à tenu jus-

qu'a

qu'à present vis à vis de nous, avec celle que l'Angleterre a tenu & tient encore.

La France a fait demander aux Etats la plus exacte neutralité, elle a promis formellement que de son côté, elle ne fairait jamais rien qui peut obliger la République de s'en departir soit en sa faveur, soit en faveur de sa Rivalle. L'Angleterre a pris nos Navires chargés pour le compte de la France, elle les a pris sans nous avertir qu'elle était resolue à le faire: La France nous a dit que souffrir patiemment une telle injure, c'était premiérement laisser porter un rude coup à la liberté de notre commerce, & que de s'en tenir aux simples reclamations, c'était lui donner des justes soupçons sur une intelligence secrete avec son ennemie. L'Angleterre n'a nul égard à nos planites, retient ce qu'elle a pris & s'embarrasse fort peu du danger où elle nous expose d'une rupture cruelle avec la France. Ne-peut on pas demander après cela, qu'elle est la Puissance dont nous devons le plus nous défier: est-ce de celle qui nous assure de toute son amitié, à condition que nous ne voudrons prendre aucune part à la quérelle qu'elle à avec sa voisine; ou de celle qui parait peu se soussier de notre alliance, puisquelle enfreint impunement les traités qui nous unissent avec elle? Est-ce de celle qui favorise notre Commerce, qui nous ouvre tous ses Ports, & qui

eſt pour nous une ſource abondante de richeſſes par les profits & les avantages du commerce étendu que nous faiſons avec elle ; ou eſt-ce de celle qui interrompt brusquement notre commerce, qui de tout tems l'a gêné, qui ne nous laiſſe faire que le peu qu'elle ne peut pas nous arracher, & qui met tant d'entraves à ce peu, qu'a peine vaut-il le nom de *Commerce.* Je pourrais pouſſer ce parallele plus loin: je m'arréte pour vous demander à mon tour: *Docte decidez :* mais je ſais d'avance votre réponſe : la voici : *Les prnices & leurs Miniſtres comptent pour rien les proteſtations, aſſurances, & autres cajoleries reſpectives, ils ſavent à quoi s'en tenir.* (*v*) fort bien ; mais ſi cela eſt vrai des Princes & des Miniſtres en général, ſi cela eſt vrai du Monarque Francais & de ſes Miniſtres, que vous avez ici en vue, cela ne ferat-il pas vrai auſſi du Miniſtére Britanique? J'ai droit de conclure que vous vous déclarerez pour la negative: tant votre partialité eſt évidente; car voici commè vous vous exprimez. *Il eſt de notre intérêt preſént & éloigné de ne rien faire contre eux, (les Anglais) de l'intérêt preſent parceque les declarations & les reſolutions de la Cour de Londres nous aſſurent la liberté de toutes les autres branches de notre commerce ; ce qui ſurement ſuffit à notre bien étre*

&

(*v*) P. 44.

& excede le gain que nous fairions en plaine paix. (*w*) Il résulte de votre assertion, que nous devons nous déffier de toutes les assurances de bienveuillance qui nous feront faites de la part de toutes les Puissances, à l'exception pourtant de celles que S. E. Mr. L'Ambassadeur d'Angleterre nous fait de la part de sa Cour. La Grande-Bretagne mériterait-elle toute notre confiance à l'exclusion absolue des autres Nations? Ici comme ailleurs, je vous livre à vos propres méditations: Mais je vous demande encore, de quel droit l'Angleterre s'arroge-telle le pouvoir de circonscrire notre commerce? d'où tiret-elle le droit de nous en interdire une branche? Qui a eu le droit de nous mettre sous sa Tutelle? Disons-le Mr. vous n'avez nullement reflechi à ce que vous avez écrit. La France nous invite à donner à notre Commerce toute l'étendue qu'il peut avoir, elle nous presse même pour que nous assurions notre navigation & l'honneur de notre Pavillon; l'Angleterre nous gêne, elle nous dit, vous pouvez faire tel & tel Commerce, mais celui-ci vous est inderdit & si vous le faites, je vous ferai sentir toute la force de mon bras. *L'interêt present & l'interêt éloigné* ne demandent-ils pas que nous nous rendions aux invitations de l'une,

(*w*) P. 40.

l'une, & que nous prenions des mefures contre les entreprifes de l'autre?

La Hollande s'eft-elle engagée euvers la France à convoyer fes propres vaiffaux? (x) Eft-ce au public que vous faites cette queftion Mr.; à qui demendez-vous la folution de ce Probleme? Sachez que tout homme de bon fens, vous répondra 1°. que la réponfe que vous y faites vous même, n'eft pas intelligible; car que veut dire je vous prie, *elle doit furement faire tont ce qu'il faut pour cela, mais en aucun tems on ne pouvait exiger d'elle cette promeffe fi elle l'avait refufée; c'eft pourquoi je doute qu'on puiffe exiger la chofe même qu'elle n'a pas promis* (y). 2°. En fuivant les lumieres de la raifon, cet homme de bon fens vous dira, que la Hollande *eft obligée de convoyer fes propres vaiffeaux*, parraport à elle-même, pour les protéger contre des Pirates; & parraport à la France, pour remplir envèrs cette Puiffance deux devoirs effentiels: le premier, c'eft de faire tout fon poffible pour lui livrer dans fes Ports, les cargaifons que les Negocians de la République fe font obligés d'y porter; le fecond pour obferver la Neutralité promife, fans qu'il foit poffible que nous foyons

foup-

(x) P. 32.
(y) P. 32.

ſoupçonnés de la plus petite intelligence avec l'une des parties belligérantes. Quant à ce que vous dites que la France fairait bien *de convoyer elle-même nos propres Navires* ; & que par cette demarche *noble & amicale tout ſerait arrangé*, je me contente de vous repondre, qu'il parait que vous vous étudiez à trouver des abſurdités, ou à inſulter gratuitement; vous me paraiſſez trop bien inſtruit des affaires du tems, pour ignorer, que la France ne peut pas ſuffire pour excorter ſes propres Navires, & que les Anglais ont fait des priſes trés conſiderables, ſoit par leur nombre, ſoit par leur valeur ; eſt-il raiſonable que la France abandonne ſon propre commerce, pour protéger le notre?

Je ne ſais qui le premier a dit, la Hollande ne doit pas chercher à tenir la balance de l'Europe, pluſieurs écrivains..... &c. (z).

Je ne ſais ou vous avez trouvé cette impertinence; mais je ſais bien que vous étes le premier qui l'avez écrite. Je ſais encore que vous avez ſuppoſé quelqu'un aſſez idiot pour avancer ce paradoxe, affin d'avoir accaſion d'étaller votre érudition en combatant un *étre de raiſon*. Dom Quichote de la Manche ſe batait contre les Moulins à vent. Chacun à ſa manie. Tout ſe

(z) P. 38.

le Monde convient que la Hollande doit tout faire, tout risquer, tout entreprendre, s'expoſer même à tout, pour ſoutenir autant qu'il eſt eſt en elle, l'Equilibre de l'Europe. C'eſt ſans doute la Puiſſance la plus intéreſſée au meintien de cet Equilibre, puisque c'eſt cet Equilibre, qui fait ſa ſureté. Mais tout le monde convient auſſi que jusqu'à preſent cet Equilibre ne risque rien, que c'eſt au contraire pour le rétablir, ſur mer, que la France combat l'Angleterre; tout homme qui n'eſt pas Anglais, doit convenir que la France en faiſant, ou du moins en cherchant ſon bien, fait, ou cherche le bien de tous.

Dans les deliberations d'un Etat comme le notre une reſolution priſe unaniment eſt préferable à une meilleure ; & il vaut mieux convenir tous dans un parti moins bon, que de disputer pour un meilleur (*a*).

C'eſt dans ce beau raiſonement, que ſe dévelope la ſagacité de votre eſprit; cette belle maxime nous montre la profondeur & la ſageſſe de votre Politique. Si par le mot *disputer* vous entendez ne jamais convenir à la pluralité des voix *d'un parti meilleur*, vous étes trés fondé; & perſonne de bon ſens ne s'aviſera de vous contre-dire. Mais allors votre maxime eſt ici hors

(a) P. 46.

hors d'oeuvre & ne prouve rien en faveur de votre cauſe ; car ſe ſerait allors le plus mauvais de tous les partis. Dans un Etat, ſur tout dans une République, la méſintelligence dans les deliberations portée à ce point, eſt bien tot ſuivie de la diſſolution totale de la République. Si par la mot *disputer*, vous entendez, *diſcuter* pour s'acorder *ſur un parti meilleur*, ou du moins pour chercher *un parti meilleur*, votre maxime eſt érronée, & perſonne ne peut l'adopter. Si lorsque l'Ambaſſadeur des Romains, vint offirir la paix, aux Carthaginois, ceux-ci euſſent disputé pour le meilleur parti qu'ils avaient à prendre, ſi lorsque Rome fit ſignifier au Senat de Carthage, qu'il failait abſolument choiſir ou de la *paix*, ou *de la guerre*, les Senateurs Carthaginois euſſent murement deliberé avant de s'écrier unaniment *guerre*, *guerre*! la République de Carthage ſe fut ſoutenue encore quelque tems; elle n'aurait pas péri par cette guerre même: elle eut enfin pu tenir tête encore à ſon orgeuilleuſe Rivalle. Quand on eſt libre de choiſir entre la *paix*, ou la *guerre*, certainement le parti le moins bon à prendre, eſt de ſe determiner unaniment pour la *guerre*; il vaut donc beaucoup mieux disputer ſur le parti le meilleur à prendre, *la paix*; l'unanimité des Carthaginois ſur le parti le moins bon,

creu-

creusa le précipice de leur République; voyez encore si ce fait historique n'est pas un argument décisif contre votre maxime dans le cas où notre République se trouve.

Nulle Puissance n'a droit de nous diriger, ou violenter dans les choses qui nous regardent uniquement; même sous le pretexte qu'elles nous sont utiles; nous ne devons le souffrir d'aucune. L'affaire des convois ne regarde que nous, le bien & le mal qui nous en reviendra doit etre notre seule consideration (*b*): permetez moi donc de vous demander Mr. pourquoi l'Angleterre *nous violente* dans l'affaire des *convois qui ne regarde que nous*? Ou du moins pourquoi nous devons souffirir les violences de la part de la Grande-Bretagne? C'est, dites-vous, *que l'Angleterre déclare que le besoin de sa propre défense, la necessite, la contraint d'empécher ce commerce* (*c*). Mais la France declare aussi que la necessité des Munitions navalles où elle se trouve, la contraint d'exiger de nous que nous remplissions les engagements que nous avons pris avec elle sur cet article de Commerce; la France declare aussi qu'elle nous privera des avantages que les Puissances neutres trouvent dans le Commerce qu'elles font avec elle; la France declare

(*b*) P. 41.
(*c*) P. 40.

re qu'elle regardera comme une infraction de la neutralité notre insensibilité aux affronts repetés que la Grande-Bretagne fait á notre Pavillon; enfin la France nous ménace de nous traiter en ennemis, si nous paraissons conniver avec l'Angleterre à son detriment; elle fait plus, elle permet à sés Armateurs de courir sur nos Navires allant en Angleterre ou en revenant; peut-être si nous tardons longtems à armer, cette Puissance se permetra-t-elle des entreprises plus serieuses. *Donc c'est vouloir se battre c'est avoir la guerre, c'est perdre pour le moment tout le reste du Commerce*, que de s'obstiner à ne pas excorter nos vaisseaux marchands, *il convient donc à notre intérêt present de soutenir par des vaisseaux de guerre ce Commerce avec la France.* Vous comprendrez aisement que je n'ai fait ici que retorquer vos principes contre vous même. J'ajoute qu'il est moralement sur qu'en faisant ce que la France exige, nous n'aurons de guerre avec personne: l'Angleterre a assez à faire, elle n'a pas besoin de se susciter de nouveaux ennemis; ainsi vous avez tort d'avancer que *les Anglais attaqueront nos vaisseaux de guerre au cas qu'ils convoyent nos munitions* (*d*) il parait au contrirae qu'ils n'ont attaqué nos vaisseaux marchands, que par-

(*d*) P. 30.

parcequ'ils n'étaient pas convoyez par nos vaisseaux de guerre. *Celui qui en danger de ſe noyer s'accroche à l'habit de ſon voiſin & le déchire* (*e*) ne fait que ceque le droit de ſa propre conſervation lui dicte dans le cas où il n'a pas d'autre moyen pour ſauver ſa vie; Mais Mr. ajouter avec vous, que parraport à cela il *pourrait y avoir des coups donnés;* c'eſt ſuppoſer un voiſin inreſonable, brutal, cruel & inhumain; la ſuppoſition ne fait pas honneur à l'humanité, ou pluſtot à votre jugement; car ſi le cas arrivait, ce ſerait peut-étre ponr la premiere fois. Les Monſtres qui préferent leur habit, à la vie de leur voiſin, ſont trés rares; avouez que vous n'étes pas heureux dans le choix de vos hypoſes. Je vais en faire une analogue à la votre, mais qui ſera un peu mieux fondée. Celui qui vogue ſur une mer orageuſe dans un navire qui fait eau, & conſiderablement deſemparé, qui au lieu de chercher à gagner un Port, gouverne vers de nouveaux écceuils contre les quels il ira ſe briſer infailliblement, celui-la ſelon moi, eſt un temeraire qui ne mérite la compaſſion de perſonne, ou un ignorant qui n'aurait jamais du mettre ſa main au Gouvernail. Faites l'application, & *decidez*. Pour moi, il me ſemble que la Grande-Bretagne ferait dans le cas de l'hom-

(*e*) P. 30. n. 1.

l'homme de mon hypotese, si elle attaquait les vaiſſeaux de guerre de la République, par la ſeule raiſon que ces vaiſſaux ſerviraient d'eſcorte à notre marine Marchande: loin donc de ſe ſauver en déchirant le Pourpoint du voiſin, il parait qu'elle n'aurait d'autre avantage que d'emporter au fonds de la mer le lambeau qu'elle aurait accroché en tombant.

Voici Mr. quelques avis en échange de ceux que vous avez la bonté de me donner. Si vous étiez moins avancé en âge, je vous conſeillerais de réveuir à l'Ecole; je vous dirais étudiez la Logique, formez-vous ſur les regles du raiſonement, defaitez-vous de cette manie Sophiſtique; évitez les Paradoxes, mais ſur tout, ſoyez conſequent & aimez la verité: Mais la plus grande partie de ces bons conſeils ne ſont plus de ſaiſon pour vous. Le pli eſt pris, il fait en vous une ſeconde Nature qui a éffacé tous les beaux traits de la premiere. Voici donc un avis qui vous convient mieux. Répoſez-vous Mr.; il eſt tems, vous avez aſſez travaillé pour vos Patrons: mangez en paix le ſalaire qu'ils vous donnent; ſi vous ne l'avez pas mérité par la Nature de vos ſervices, du moins l'avez-vous mérité par votre zéle: jouiſſez tranquillement des douceurs qu'un vieux Domeſtique a droit d'attendre de ſes anciens maitres. Presqu'au bout de votre carriere,

 il

il eſt tems qu'on vous remplace. Il eſt tems pour eux, il eſt tems pour vous-même : car votre bone volonté leur nuit, puisque vos écrits même nuiſent à leur cauſe, aſſez mauvaiſe d'ailleurs. Si je vous connaiſſez moins, je vous parlerais moins poſitivement. Mais ne craignez pas que je vous demasque: je veux vous laiſſer même dans la fauſſe perſuaſion que l'Incognito que vous avez pris, vous derrobe aux yeux du public. Quoiqu'à vous dire vrai, le public éclairé ne ſe méprend ni ſur votre nom, ni ſur votre profesſion, ni-ſur votre caractére ni en un mot ſur rien de ce qui caractériſe *l'Ecrivain desdeux Discurs &c.* Quand on a une idée de la Peinture, peut on méconnaitre les grands maitres! Rubens par exemple, ſera toujours reconu, à la hardiesſe de ſa touche, à la force de ſon pinceau, à la vigeur de ſon coloris, à la grandeur de ſes idées, à la nobleſſe & à la verité de ſon ordonnance; vous ſerez toujours reconu Mr. à la venalité de votre plume, à la partialité de votre coeur, à la prétention que vous affectez à la Science de la politique, au ton déciſif & inſultant qui regne dans toutes vos diſſertations; Oui tous ces grands traits vous portraitent ſi bien, ils vous ſont ſi particuliers, qu'en liſant les deux Discours *du ſoit diſant bon Hollandais*, on ne peut s'empécher de s'écrier, quoi! l'Avocat connu du Miniſtere Anglais

fait

fait encore d'iuntiles éfforts pour deffendre la plus manvaiſe de toutes les cauſes!

J'apprends dans ce moment que je perds mon tems à refuter votre ſecond Discours ; parce-qu'à peine eſt-il connu : on l'a jugé ſur le titre ; & on ne s'eſt pas donné la peine de le lire. Cela eſt facheux, pour vous & pour le petit nombre des partiſans de la Grande-Bretagne. Ces partiſans, qui dans le fonds s'occupent plus de leurs Fortunes dépoſées dans les Fonds publics de l'Angleterre, que de l'avantage réél de leur Patrie, ces partiſans dis-je, ſont à la veille, de voir le ſalut de la République préféré à leur oppulance particuliere. Quel creve coeur pour eux & pour vous! La pluspart, n'auront pas de Carroſſe ſi l'Angleterre eſt obligée de manquer à ſes engagements publics ; eh bien! ils fairont comme leurs peres, ou comme ils ont fait eux mêmes, ils iront à pied. Le mal n'eſt pas grand. Il y en à qui ſeront ruinés ; il vaut mieux que quelques familles ſoient dans la detreſſe, que de voir tous les Citoyens ruinés par une guerre malheureuſe. D'autres ſeront forcés..... &c. &c. Tant-pis pour eux. Ce ſont la Mr. mes ſentiments, ils valent bien je penſe, ceux de l'Auteur que je combats. C'eſt des votres Mr. que je parle & j'en parle pour la derniere fois.

FIN.